Sporades septentrionales

Essaie d'application d'une recherche intégrée
pour l'étude de l'écologie humaine des unités microinsulaires

par Geneviève Vernicos
Chargée de cours à l'Université de Paris VIII, UER des sciences juridiques

et
Nicolas Vernicos
Chragé des cours au Centre d'études des peuples et des cultures des pays du Centre et du-Sud-est européen de l'Université de Paris VIII

Introduction

L'idée centrale de la recherche à laquelle se réfère cet article consiste à tenter d'étudier l'évolution (ou si l'on préfère la dynamique) des interrelations qui s'établissent entre une société humaine et son environnement, en l'occurence celui d'une petite île grecque.

C'est une vérité première que de rappeler que l'homme qui vit dans un territoire agit sur la nature dont il exploite les ressources. L'impact des actions humaines sur l'environnement s'accentue au fur et à mesure que le peuplement s'accroît ou que les limites de l'espace sont plus restreintes. A celà nous devons ajouter le fait qu'il y a à peine 30 ans et depuis plusieurs générations, un pourcentage élevé de la population de la Grèce (près de 20% du total) vivait, dans des territoires exigus (îles, montagnes, marches marécageuses) aux sols ingrats, dont la production ne suffisait pas pour subvenir aux besoins alimentaires des communautés résidentes. Aussi jusqu'au grand exode rural de l'après-guerre, la recherche de l'ouverture vers l'extérieur et le développement des rapports d'échange avec le monde étaient des conditions *sine qua non* de survie. Dans ce contexte le perfectionnement des techniques d'exploitation des ressources locales venait loin derrière la nécessité d'organiser les échanges extérieurs et de maintenir ouvertes les voies de communication.

La disparition, dès le début des temps modernes de la capacité de l'Etat central d'assurer la sécurité de la circulation maritime et terrestre et de répartir les surplus alimentaires, conduisait à chaque période d'anarchie à l'isolement relatif des communautés vivant dans les zones de refuge. Celles-ci connaissaient alors la famine, l'émigration massive et la réduction brutale du nombre de leurs habitants. Dès lors, et pendant longtemps, la préoccupation majeure des chercheurs ne pouvait être celle d'une gestion rationnelle de la nature. Ce qui importait avant tout, c'était la recherche des moyens de survie d'un grec sur cinq et l'étude des modalités et des activités assurant l'intégration de plusieurs centaines de communautés villageoises dans un réseau de communication qui seul était en mesure d'apporter le bien être dans les îles et dans les montagnes de Grèce.

Depuis une vingtaine d'années cependant une vague de fond a emporté l'essentiel des habitants de la Grèce rurale vers les villes du pays et de l'étranger, laissant quasiment désertes les régions marginales et plus particulièrement celles des archipels micronésiques. Le développement économique aidant, certaines de nos îles ont vu l'arrivée du tourisme, tandis que dans la majorité des zones marginales les derniers résidents ont profité de la possibilité de louer les terres des émigrés et se sont lancés dans la mécanisation et dans les méthodes de la production agricole moderne.

Faisant suite à la prise de conscience des réalités écologiques par les habitants des villes, les préoccupations d'une gestion rationnelle de la nature touchent maintenant les responsables des communes micronésiques. Aussi devient-il possible d'aborder, en Grèce comme ailleurs, des études qui nous permettraient de comprendre comment fonctionne dans sa globalité *une société dans son environnement.*

Une approche systémique de l'écologie humaine

1. *Les éléments du guide de recherche*

Depuis plusieurs années nous nous sommes efforcés de définir une méthode de recherche qui tienne compte des apports de l'analyse des systèmes généraux afin de pouvoir intégrer, dans une même enquête sur le terrain,

les optiques des principales sciences sociales.[1] Progressivement nous avons acquis la conviction que pour ce faire il fallait, au délà de la collaboration de plusieurs spécialistes, disposer d'un guide de recherche. Le guide, ou si l'on préfère le *modèle* correspondant à cette vision, devant être aussi simple que possible afin de laisser aux chercheurs le loisir de choisir leurs outils d'observation et suffisamment flexible pour pouvoir s'adapter à des contextes aussi différents que possible. Nous ne pouvons pas décrire ici les analyses théoriques qui ont été à l'origine du guide proposé,[2] aussi nous bornerons nous à en indiquer les principales composantes afin d'introduire le plan à l'aide duquel nous allons essayer d'exposer quelques uns des problèmes qui se dégagent de l'évolution actuelle des sociétés insulaires mineures des Sporades septentrionales et plus particulièrement de celles de Skiathos et de Skopelos.[3]

Il y a plusieurs manières d'aborder l'étude de l'interdépendance qui s'établit entre une communauté et son environnement. Une première approche consiste à examiner la dynamique de l'environnement physique qui recouvre une *composante abiotique* (la géologie, l'eau, l'air, le climat), une *composante biotique* (la faune, la flore, les matières organiques) ainsi qu'un ensemble de structures construites et de machines (bâtiments, voies de communications, voitures et autres «artefacts») qui forment la *coquille de l'habitat* et peuvent être interprétées comme une mise en structure de l'écosystème pour les besoins humains. Une deuxième approche part des processus et des actions qui ont leur origine dans la communauté humaine elle-même. Celle-ci au delà de sa *démographie,* de sa *situation sanitaire* ou de son *organisation sociale* doit être considérée comme étant un système ayant à l'un de ses pôles les besoins humains et à l'autre sa *structure économique.* Nous désignerons par le terme de système de support l'environnement physique, objet de la première approche et par celui de système des actions la société étudiée, objet de la seconde approche.

Mais si nous voulons aboutir à une compréhension de la totalité que forme le couple «homme-nature», il faut mettre en relation et joindre les deux systèmes précédents. Dans cette optique (dite holistique) nous devons faire intervenir un troisième système qui explique comment se déroulent et se règlent les processus dynamiques. Celui-ci correspond à ce qu'il convient d'appeler la *culture;* elle détermine les besoins humains, informe les actions des hommes, identifie ce qui est ressource et règle les conduites et les comportements. C'est ce système qui contient l'ensemble des «informations» dont dispose la société et c'est encore lui qui nous permet d'établir la dimension historique. Enfin de compte, la culture, est le système de régulation de l'ensemble «homme-nature». Elle pourrait dès lors être considérée du point de vue de son contenu informationel, contenu aux dimensions finies qui doit être déterminé dans le temps et dans l'espace. Lorsque nous cherchons à saisir ces informations il faut se souvenir qu'elles se communiquent, non seulement par les discours scientifiques et idéologiques mais aussi par des attitudes et par des symboles. Plus pratiquement, le noyau des idées, des croyances et des pratiques qui informe la vie des individus et affecte leur comportements quotidiens est la partie active de la culture.

Ainsi un écosystème humain doit se décomposer pour les besoins de l'analyse en système physique, système démographique et système culturel, ou en d'autres termes, en systèmes de *support,* des *actions* et de *régulation.* A son tour chacun des trois systèmes se décompose en variables ou composantes ce qui permet aux chercheurs d'aborder le détail et de mettre en évidence des liaisons et des interactions suivant les régles de l'*analyse des systèmes.* De cette manière nous établissons une grille (ce qui est la forme la plus simple du guide de recherche), à l'aide de laquelle il devient possible de classer les différentes observations recueillies sur le terrain et les analyses provenant de plusieurs approches disciplinaires.

Cependant, répétons-le, le premier résultat que nous attendons de ce type d'enquête est une description des principales modalités de fonctionnement d'une société *dans* son environnement et par là l'identification des principaux problèmes qui doivent être pris en considération dans une gestion rationnelle de l'écosystème humain. Pour ce faire il nous semble nécessaire de partir d'un guide de recherche, commun à une bonne partie des études de ce genre, pour aboutir à la description de ce qui est particulier à chaque île étudiée. Ce guide de recherche malgré son aspect empirique de «liste de classification» résulte, comme nous l'avons vu, d'une méthode globalisante et abstraite. C'est en fin de compte un modèle théorique simplifié grâce auquel nous voulons nous donner le moyen de développer un jour une modélisation formelle des processus qui se

1. Nicolas Vernicos a dirigé au cours des années 1970-76 plusieurs séminaires d'analyse de systèmes, de cybernétique économique et de méthodes quantitatives appliquées aux sciences sociales dans le cadre du Cycle Mixte «Informatique - Sciences Politiques - Gestion économique» de l'UER d'Informatique et de Linguistique de l'Université de Paris VIII.

2. Le modèle a été présenté pour la première fois au cours de la réunion du groupe de concertation sur la contribution de sciences sociales au programme MAB (l'homme et la biosphère), Paris, Palais de l'UNESCO, 28 fevrier-2 mars 1974. En juin 1975 Stephen Boyden a soumis une proposition de base conceptuelle pour un programme d'étude internationale de l'écologie des établissements humains que nous considérons semblable à la notre. (Voir: MAB, *Task Force on Integrated Ecological Studies on Human Settlements within the Framework of Project II,* UNESCO, MAB series No 31, Paris 2-6 June 1975, pp. 52-61).

3. Geneviève Vernicos a participé à l'équipe du Pr. Nicolas Moutsopoulos qui a entrepris l'étude des Sporades septentrionales en 1978; elle a collaboré à la rédaction du rapport de la recherche intitulé: *Skiathos - Skopelos: essai d'une étude de l'écologie sociale des écosystèmes insulaires mineurs des Sporades septentrionales,* Thessalonique, dec. 1978. Cette étude entre dans le cadre du programme de recherche de l'UNESCO.

déroulent entre les composantes de l'écosystème humain et à l'intérieur de celles-ci. Or comme tout modèle, le guide de recherche ne peut acquérir de valeur synthétique que si ses différentes éléments sont explicités à l'aide d'informations provenant d'observations concrètes. Nous devons cependant nous attendre à ce que les informations recueillies sur le terrain, *indépendamment de leurs lacunes et de nos capacités à couvrir les différents champs scientifiques*, ne présentent pas la cohérence analytique qui soustend le guide de recherche. De plus nous ne pouvons pas savoir d'avance dans quelle case de notre grille apparaîtrons les processus les plus significatifs, ceux qui font «problème» et qui doivent être traités en priorité.

Dans ce qui suit nous indiquerons quelques uns des éléments qui se dégagent lorsque nous appliquons la méthode, en abordant successivement l'étude du système de support et de celui des actions des écosystèmes des Sporades septentrionales. Dans les deux cas une conclusion provisoire sera fournie à titre d'illustration des résultats escomptés de ce type d'étude. Comme les limites de cet article nous obligent à restreindre le nombre des exemples, nous avons choisi de ne pas aborder directement ici les questions relevant du système de régulation. Celles-ci sont cependant implicites dans les descriptions qui suivent, la culture étant toujours un facteur actif dans les processus qui se déroulent dans les écosystèmes humains, car c'est elle qui détermine les conduites des hommes. Mais avant d'aborder ces deux parties, il convient d'ajouter quelques réflexions concernant la délimitation du système global qui fait l'objet de nos observations.

2. *Le choix du cadre de l'enquête*

La première question que nous devons nous poser est celle de savoir qu'elle est l'entité spatiale qui se prête le mieux à l'étude d'un écosystème insulaire mineur. Ce point est apparemment d'importance secondaire, il risque pourtant de soulever des difficultés s'il n'est pas résolu de manière pratique et flexible dans chaque cas d'espèce.

Sans doute c'est l'île elle même avec ses bas-fonds et ses îlots satellites qui intéressera en premier lieu l'écologiste chargé d'examiner le «support physique» et les ressources insulaires. Grâce à ces limites géographiques bien précises, une île offre à sa population un monde relativement clos à l'intérieur duquel s'ordonnent l'habitat, les sols cultivables, les zones de parcours, les voies de communications internes, ainsi que les différentes activités socio-culturelles et socio-économiques. Autant de sujets qui doivent faire l'objet d'enquêtes détaillées. C'est encore à l'intérieur de l'écosystème insulaire que nous pouvons étudier l'impact des actions humaines, à travers l'histoire, sur les niches écologiques et la façon suivant laquelle la communauté humaine qui habite l'île se transforme et modifie son microcosme sous la pression des facteurs externes.

Si par contre l'approche doit privilégier le système démographique, les interactions qui s'établissent entre les régulations culturelles et les actions humaines, il sera souvent nécessaire de tenir compte aussi bien de l'espace extérieur auquel la petite île appartient, que des subdivisions régionales qui peuvent exister à l'intérieur de celui-ci. Dans le premier cas nous serons en mesure de mieux cerner l'action des facteurs externes, dans le deuxième les stratégies d'adaptation utilisées par deux ou trois communautés occupant le même écosystème. Les trois communes de Skopelos sont le seul exemple de sous-régions dans les Sporades septentrionales, les autres îles étant toutes composées d'une seule commune, leur peuplement reste centré sur une agglomération principale ayant pendant longtemps regroupé l'essentiel de la population locale. Il existe cependant, en Grèce, des îles dont l'habitat a une véritable structure multipolaire, le noyau initial s'étant dédoublé sur la côte. Nous connaissons également des cas où une multitude de communes se partagaient le territoire insulaire à l'époque du maxime démographique: Cythère se présente dans ce domaine comme un cas extrême, l'étude de son écosystème exigeant l'examen préalable des différentes niches occupées par les principales communes historiques.

Passer des considérations théoriques à leur mise en oeuvre dans la recherche appliquée est rarement chose facile. Aussi c'est généralement après l'étape préliminaire que nous pouvons rectifier le tir. Dans le cas des Sporades septentrionales le besoin de dépasser le cadre de chacun des écosystèmes insulaires s'est fait sentir dès qu'il a fallu s'interroger sur les moyens qui nous permettraient de prendre en considération les rapports qui existent entre les différentes îles d'une part et entre les communautés résidentes et les communautés émigrées d'autre part. En effet les problèmes de complémentarité et de concurrence entre îles d'un même archipel, ceux de leurs similitudes ou de leurs différences, ainsi que les questions qui concernent les échanges interinsulaires et les rythmes d'adaptation différentiels sont, au niveau de l'archipel, d'une autre nature que ceux que nous rencontrons à l'intérieur de chaque Sporade prise séparément. Qui plus est, à cette échelle régionale, nous savons que des rapports privilégiés existent ou avaient existé entre Skyros et la commune de Kimi en Eubée, entre Skiathos et la péninsule du Pélion, entre Skiathos et le village de Limni (Eubée), entre le Mont Athos et les établissements monastiques situés dans nos îles. Autant de lieux qui à un moment ou à un autre, se sont trouvés pris à l'intérieur de certains réseaux de rapports interinsulaires.

Aujourd'hui l'archipel peut difficilement être conçu sans les transports qui le relient aux ports de Volos, Agios Konstandinos, Kimi et à l'aéroport d'Athènes -Helléniko d'où débarquent par dizaines de milliers les

estivants qui tous les ans viennent occuper temporairement les îles. Aussi l'archipel des Sporades septentrionales (Skyros mise à part peut être) avec ses prolongements continentaux peut être considéré comme formant un tout qui doit faire l'objet d'une étude d'ensemble. Mais en poursuivant l'enquête sur le terrain on s'aperçoit que déborder du cadre propre de l'île pour se placer dans celui de l'archipel ne résout pas les difficultés. Bien au contraire nous risquons soit la fuite en avant, soit le dédoublement des efforts. En effet nous comprenons très vite que la bonne connaissance de l'écologie humaine de Skiathos, de Skopelos et d'Alonnissos dépendra de notre capacité à combler les nombreuses lacunes de nos informations et de nos sources. Or les lacunes sont encore plus importantes au niveau régional et ce d'autant que nous ne serons pas en mesure de bien saisir le rôle et la nature de la variété que l'on rencontre au niveau micronésique. L'évolution particulière de chacune des sociétés insulaires doit donc faire l'objet d'une étude propre et il ne sert à rien de chercher à éviter l'étape parfois ingrate de la recherche localisée.

Dès lors nous concluons que chaque écosystème insulaire mineur doit être étudié séparément et que c'est la bonne connaissance du fonctionnement *ouvert* de ces différents écosystèmes qui nous permettra, ultérieurement de faire le pont entre l'approche microinsulaire et celle qui se donne comme objet tout un archipel ou toute une région environnante. Et celà est malheureusement vrai pour tous les niveaux de l'enquête, y compris celui qui s'adresse à l'histoire et qui cherche à mettre en évidence les grands processus d'adaptation des insulaires aux modes de production et aux périodes historiques. C'est dire les difficultés que nous devons surmonter avec un matériel documentaire souvent dépourvu de contenu scientifique.

Le système de support
(nature, ressources et habitats insulaires)

1. *La nature des variables écologiques*

Les variables écologiques se singularisent par la nature marquée de leur caractère territorial: elles sont des «qualités et des quantités» qui s'attachent à certains lieux. Dès lors le faisceaux de variables à l'aide desquelles nous décrirons un écosystème insulaire doit pouvoir rendre compte de ce que l'île étudiée a de particulier ainsi que des limites et des seuils à l'intérieur desquels ces variables évoluent. Si pour les besoins de l'analyse nous isolons dans un sous-système (le système de support) les composantes abiotiques et biotiques —autres que la population humaine— afin de mieux comprendre comment les actions humaines transforment l'environnement, il convient de le faire en se donnant la peine de fournir des détails qui concernent l'île. A ce propos il faut bien comprendre que la nouveauté même de l'écologie humaine, en tant qu'approche pluridisciplinaire, se prête encore mal à des généralisations théoriques. On comprend d'ailleurs la méfiance des spécialistes qui, en toute légitimité, voient difficilement à quoi servent des informations venant d'autres horizons scientifiques si elles ne s'intègrent pas dans des schémas explicatifs qui ont fait leur preuve et qui s'appuient sur de solides recherches épistémologiques.

Pourtant le particulier a sa propre réalité et nous savons que c'est précisement à son niveau qu'apparaissent la plupart des obstacles qui s'opposent à la mise en place des politiques économiques, sociales et culturelles conçues pour l'ensemble d'un pays. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que notre époque est celle de la prise de conscience des problèmes écologiques. Ceux ci se manifestent, comme le savent tous les aménageurs, sur des points précis du territoire habité et non pas dans la «nature en général». Aussi toute la difficulté de notre approche réside-t-elle dans le passage d'une énumération d'aspects, communs à un grand nombre d'écosystèmes, et de processus, qui se déroulent partout où vivent des hommes, à leur identification concrète sur le terrain.

2. *Les interactions homme-nature*

Partout où les hommes vivent, ils manipulent directement ou indirectement les variables caractéristiques de leur environnement. Leurs actions (ainsi que leurs inactions) altèrent constamment les «qualités et les quantités» de l'espace qu'ils occupent et qui les entoure. Un environnement doit être toujours considéré comme le siège de processus d'interactions entre les hommes et la nature. Ces interactions peuvent être classées en quatre groupes principaux.

A. Les processus qui conduisent à la dégradation, à la transformation ou à la préservation des composantes biotiques et abiotiques de l'écosystème.
B. Les effets de l'environnement sur les hommes, que nous pouvons résumer par les influences de la nature sur la santé, les perceptions et les comportements humains.
C. Les processus d'utilisation des ressources spatiales (sols, eau, matières premières, énergie, côtes, etc.).
D. Les processus d'organisation de l'espace par l'habitat, par les établissements humains et par les réseaux de communication.

Encore une fois, répétons le, l'ambition de l'écologie humaine est de mettre en évidence la dynamique multidimentionnelle de ces processus: les rapports société-nature sont inséparables de ceux qui s'établissent entre les hommes. Aussi les rapports sociaux, ceux de production, les croyances et les savoirs, ainsi que les superstructures institutionnelles et idéologiques sont des facteurs qui agissent sur l'environnement à travers les actions humaines qu'elles règlent.

Dans cette approche ce qui nous semble particulariser l'insularité mineure c'est avant tout la fragilité et la sensibilité aux chocs de l'ensemble «homme-nature». Ici l'exceptionnel et le particulier prennent du relief. L'écologie microinsulaire exige pour être comprise la prise en compte du détail, de ce qui personnalise une île de l'autre ainsi que de tout ce qui explique comment fonctionnent les composantes biotiques et abiotiques d'un monde que la mer isole physiquement des autres terres émergées. L'*insularité* est cependant un concept très relatif qu'il convient de mettre en rapport avec l'étanchéité des barrières qui s'opposent à la communication et à la mise en contact des «qualités et quantités» d'un lieu avec les «qualités et les quantités» d'autres lieux. Dans ce sens nous devons toujours avoir en vue que la mer, si elle agit parfois comme une barrière naturelle, est le plus souvent le lien qui facilite les communications entre l'île et le monde extérieur.

3. *Les processus naturels*

Dans l'ordre du plan de l'enquête la première série de questions qu'il convient de se poser concerne les processus naturels proprement dit. C'est alors qu'apparaissent des difficultés spécifiques aux exigences de pluridisciplinarité de l'écologie humaine. Comment, en effet, faire entrer en ligne de compte les facteurs géologiques, l'incidence de la nature des terrains sur la végétation et sur l'hydrologie, l'agencement des différentes niches écologiques —qui parfois occupent quelques hectares à peine—, l'impact des microclimats, celui des vents sans faire appel à des spécialistes? Or si nous désirons connaître le volume des précipitations, le régime des vents, les températures, la quantité d'énergie solaire rayonnante, les entrées et les sorties de matières qui alimentent la croissance de la flore nous devons disposer de savoirs très spécialisés, qui débordent le cadre des sciences sociales, et d'observations sur une *très* longue période de temps. Aussi l'absence de stations météorologiques à Skiathos et à l'Alonnissos nous oblige-t-elle à extrapoler à partir de données climatiques recueillies à Skopelos et à Skyros. Nous savons certes nous accommoder du manque de telles informations et il est possible de former progressivement des équipes au sein desquelles les spécialistes surmonteront leur répugnance à travailler avec des collègues venant d'autres horizons scientifiques. Mais il est à craindre que nous aurons a attendre longtemps avant de pouvoir cerner d'importants aspects de la fragilité microinsulaire dont l'acuité s'est révélée lors de l'enquête sur le terrain.

Il est, par exemple, impossible de savoir quelle est la part exacte des facteurs naturels dans les processus d'érosion et de désertification qui rongent plusieurs des îles de Grèce et quelle est la capacité de l'écosystème insulaire à surmonter les dégats causés par une surexploitation de ses ressources. D'ailleurs la notion même de «surexploitation» des ressources microinsulaires, ainsi que celle de «capacité de charge» en présence et en activités humaines, impliquent plus de connaissances que celles qu'une équipe peut obtenir au cours d'une période de quelques mois sans matériel spécialisé. Finalement nous sommes obligés de constater que l'écologie manque pour le moment, en Grèce, de spécialistes et d'études de base.

Si notre compréhension des processus qui ont leur siège dans la partie physique de l'écosystème se résume à ces quelques questions, l'examen de l'exploitation des ressources insulaires nous a, en revanche, permis d'identifier quelques points critiques.

4. *La préservation de la sylve exemple de gestion de ressources*

Les trois grands problèmes écologiques qui se posent aux Sporades septentrionales sont celui de la gestion des forêts et des plantations d'arbres fruitiers, celui de l'approvisionnement en eau pendant la saison sèche et celui de la pollution des côtes aux abords des bourgs et des principales installations touristiques. Bornons nous à examiner brièvement les questions que soulève la gestion de la sylve.

La fôret occupe actuellement à Skiathos 34,14% de l'île, à Skopelos 46,66%, à Alonnissos (commune comprenant Alonnissos et les îlots situés à l'est de l'archipel) 42,74%. Quant aux vergers (oliviers, pruniers, amandiers, etc.) ils utilisent respectivement 26,85%, 20,45% et 5,05% des trois territoires insulaires; autrement dit, l'arbre occupe 61% de la superficie de Skiathos, 67,1% de celle de Skopelos et près de 48% des terres émergées de la commune d'Alonnissos. C'est d'ailleurs cette présence prépondérante de l'arbre qui donne à nos îles un aspect verdoyant qui contraste avec l'aridité des Cyclades ou même avec la pauvreté du maquis de la moitié sud de Skyros. Un climat caractérisé par des précipitations abondantes et mieux équilibrées qu'ailleurs dans la mer Egée explique dans une certaine mesure la profusion de la végétation qui recouvre même les îlots et les écueils de l'archipel thessalien. Mais il ressort de l'enquête que l'emprise de l'arbre sur ces écosystèmes est largement le fait de l'homme et c'est pour cette raison qu'il n'est nullement certain que la sylve locale puisse être laissée à l'état sauvage.

La forêt de conifères (pins d'Alep) domine à Skiathos et à Skopelos. D'origine secondaire elle aurait remplacé dans un passé indéterminé une végétation beaucoup plus variée composée en grande partie de feuillus, dont les arbres de la famille du chêne (chêne vert, etc.). Les indices que nous avons pu glâner sur le terrain (présence de quelques représentants de cette flore, toponymes tel celui de Ftelià = orme) et dans les textes des voyageurs des XVIIe-XIXe siècles montrent bien que si le pin d'Alep était présent, il ne l'était pas à titre exclusif. Fait important, dans la commune d'Alonnissos la pinède oc-

cupe seulement 6% des zones forestières.[4] Aussi croyons-nous que le pin, importante matière première pour l'industrie navale de jadis (bois et poix de calfeutrage) a progressivement occupé, avec l'aide de l'homme, les versants exposés et abrupts, tandis que l'arbre planté expulsait à son tour des versants protégés, la végétation originelle. Mais ce processus de développement des zones de monoplantation allait de pair avec une exploitation soutenue de l'arbre fruitier et forestier, ce qui permettait le contrôle constant par l'homme des populations végétales. Or depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale nous assistons à un abandon des activités forestières, à une extention de l'aire du pin, dont les formations deviennent sauvages et infranchissables. Cela conduit à l'envahissement de nouveaux espaces et à la destruction du réseau de communications internes: aussi *en cessant de contrôler sa forêt la société insulaire a également perdu le contrôle de son interland par suite de la dégradation des sentiers et des chemins.* Il en résulte des problèmes insolubles de transports et l'abandon progressif des vergers périphériques.

Laissée à elle même une pinède comme celle de Skiathos, qui ne fait plus l'objet du ramassage des bois morts, atteint un point critique qui conduit au développement des incendies. Déjà il y a deux ou trois ans les premiers foyers se sont déclarés aux alentours de dépôt d'ordures situé sur les collines qui surplombent la bourgade de Skiathos. Les risques d'incendie ne manqueront pas de s'accroître au fur et à mesure que le réseau routier pénétrera dans l'arrière pays de nos îles, apportant voitures et visiteurs et rendant les terrains adjacents propres à la spéculation foncière. En fin de compte, de l'avis des spécialistes, une pinède ne peut être impunément laissée à elle-même sans que cela provoque tôt ou tard un incendie majeur. La Grèce a suffisamment souffert du feu ces dernières années pour qu'une étude portant sur l'écologie des Sporades ne pose pas le problème et ne formule pas clairement le besoin d'une gestion rationnelle de la flore locale.

Nos îles ont également des zones de maquis et de pseudomaquis à feuilles persistantes. Celles-ci sont très répandues à Skyros, assez importantes dans la commune d'Alonnissos et relativement marginales à Skiathos et à Skopelos. Cela prouve, à notre avis, que dans ces deux dernières îles les hommes ont limité l'impact des quatres principales actions biotiques qui dégradent la forêt et la transforment en maquis. Ces actions biotiques sont le *broutage des feuilles* (browsing des caprins), le *brûtis,* la *coupe de bois* et l'*élagage des branches.* Est-ce là le résultat d'une action consciente? Nous ne sommes pas en mesure de le dire. De toute manière, et indépendamment des facteurs climatiques, les différences que nous observons dans la flore des Sporades résultent de comportements socio-économiques qui ont conduit à la protection des ressources en bois de construction, et plus particulièrement du pin. En revanche les éléveurs de Skyros et dans une moindre mesure ceux d'Alonnissos —commune longtemps sous peuplée— ont opté pour l'expansion de leur cheptel de caprins, le principal brouteur de feuilles du monde égéen.

Il convient à ce propos de tenir compte de la manière dont la société locale agit sur son milieu par l'intermédiaire des animaux domestiques. A titre indicatif nous pouvons comparer la densité moyenne des caprins et des ovins à une densité optimale ou, à défaut d'une telle mesure qui exige de longues recherches spécialisées, à la moyenne nationale:

Densité moyenne des caprins et des ovins dans les Sporades septentrionales et en Grèce

(animaux au km^2)

	Skiathos commune	Skopelos 3 communes	Alonnissos + dépendances	Skyros commune	Grèce 1961	Grèce maximum
Caprins	26,1 (1961)	47,5 (1964)	48,2 (1961)	150,5 (1971)	34,9	38,4 (1959)
Ovins	25,7 (1976)	8,0 (1961)	3,9 (1961)	106,7 (1971)	67,9	70,9 (1960)
Somme	51,8	55,5	52,1	257,2	102,8	109,3

Source: N. Moutsopoulos, G. Vernicos, *Skiathos Skopelos, essai d'une étude de l'écologie sociale des écosystèmes insulaires mineurs des Sporades septentrionales,* Thessalonique, 1978, (dactylographié).

Partout sauf à Skiathos la chèvre reste, comme dans le passé, le principal agent d'exploitation des ressources insulaires de l'élevage. Il y a à Skopelos et à Alonnissos une densité moyenne de caprins dépassant de 25% celle observé en Grèce en 1959 (date de l'effectif maximum du cheptel caprin au XXe s.). Par contre la pression combinée des deux espèces d'animaux représente, dans les îles boisées, à peine la moitié de la moyenne grecque. Tout autre est la situation à Skyros, où il y a quatre fois plus de chèvres par unité de surface que dans l'ensemble du pays et deux fois et demi plus d'animaux au km^2 au total. Aussi rien d'étonnant que dans cette dernière Sporade la flore se dégrade dangereusement. En fin de compte, plus que les variables climatiques, c'est probablement le type d'exploitation que l'homme impose aux écosystèmes insulaires qui a déterminé l'état actuel de la couverture végétale.

5. *La structure des établissements humains (ébauche historique)*

La structure spatiale des établissements humains de nos îles ainsi que la spécialisation des terroirs méritent un examen particulier. Ce sont là des domaines qui peuvent nous permettre de comprendre le jeux des interac-

4. Ath. Pantékis, Ap. Damianidis, Ap. Totsios, *Rapport de gestion de la forêt communale d'Alonnissos. Période de gestion 1959-1960 à 1963-1964,* texte dactylographié déposé au siège de la commune d'Alonnissos à Patitiri.

tions homme-nature sur de longues périodes de temps. Encore faut-il disposer de données suffisantes sur les grandes étapes de transformations écologiques. Or ce sont malheureusement ces informations qui font souvent défaut dans les monographies historiques que nous avons pu consulter.

La présence humaine dans notre archipel remonterait au paléolithique, à une époque antérieure à la subversion de la plateforme qui porte les Sporades thessaliennes. Un habitat néolithique aurait été identifié dans l'île de Kyra Panaghia (Pelagos) ce qui laisse penser que les navigateurs de la protohistoire traversaient la mer Egée à cette latitude. C'est là bien entendu une conclusion dont les implications seraient assez importantes pour que nous puissions la soutenir dans l'état de nos compétences. Quant à l'environnement et l'écologie de ces époques nous ne les connaîtrons que le jour ou des diagrammes de pollen seront établis.[5]

A la période préhistorique proprement dite correspondent une communauté mésohelladique à Skiathos (promontoire de Kephala), des restes d'habitats au bourg de Skopelos, à Staphylos et à Glossa. Dans l'île d'Alonnissos les «colons mycéniens(?)» avaient préféré, semble-t-il, l'emplacement de Kastraki (acropole et habitat) ainsi que la zone côtière qui va de Kokkinokastro à Rsoum Yalos. Ce qui se dégage de cette première structure spatiale des établissements humains c'est que les habitants, sans avoir dédaigné les emplacements qui sont à ce jour habités, ont occupé des sites proches de la côte qui, par la suite, n'ont plus attiré les hommes. Il s'agit d'habitats agglutinés sur un espace extrêmement limité, pouvant être entourés d'une muraille d'enceinte et disposant de quelques terres cultivables raccordées aux régions fertiles des îles, Si nous tenons compte du niveau de la mer qui était alors plus bas, il nous semble que ces communautés préhistoriques étaient largement tournées vers le milieu marin mais leur habitat n'était pas pour autant coupé des terres cultivées.

Une dizaine de siècles s'écoulèrent avant que ne soit mise en place la structure de l'habitat de l'antiquité classique et romaine. Celle-ci nous est schématiquement indiquée par le géographe Scylax de Caryanda (*Périple,* 48, 58, 96-99, 4e siècle av.J.C.) qui note que Skiathos avait deux villes et un port, Skopelos trois villes et un port, Ikos (= Alonnissos) deux villes. Nous connaissons la localisation de ces villes, elle correspond à une mise en place de la population proche de celle qui existait vers 1950, près des terres cultivées et du littoral. Il est de plus presque certain que l'organisation de l'espace gravitait autour des principaux points d'arrivée des communications maritimes.

5. Cf. D. Theocharis, *Archéologikon Deltion,* t. 25 (1970), Chroniques, p. 271; S. Bottema, «A Late Quaternary Pollen Diagram from Ioannina», *Papers of the Prehistoric Society,* 33 (1967), pp. 1-29 et bibliographie.

Nous sommes mal renseignés sur l'évolution de l'habitat insulaire au cours de la période qui va de la fin de Rome, aux invasions slaves et à la quatrième croisade (1204). Notons cependant quelques restes d'édifices ecclésiastiques moyenâgeux; leur rareté pourrait indiquer un affaiblissement du peuplement. Beaucoup plus intéressants sont les restes de tours de guet à Skiathos et du dispositif défensif dans le nord de Skopelos où subsistent une demi-douzaine de tours-vigies. La datation exacte de ces fortifications dont certaines remonteraient à l'antiquité, ainsi que la détermination de la durée pendant laquelle elles ont été utilisées, pourraient nous indiquer le début du processus de refoulement vers le haut de l'habitat et du rejet des insulaires loin des côtes. Phénomènes provoqués par l'insécurité. On se souviendra que l'antiquité, tout comme les époques des invasions slaves et arabes, avait connu de longues périodes au cours desquelles les pirates infestaient la mer.

Avec l'arrivée des occidentaux, et plus particulièrement des Vénitiens, le peuplement semble avoir été redistribué à l'intérieur des îles. Malgré l'insuffisance de nos informations, nous pensons que la structure et la distribution de l'habitat insulaire du XIIIe au début du XIXe siècle sont restées sensiblement les mêmes. La période est, bien entendu, particulièrement mouvementée. Nos îles ont connu plusieurs phases d'invasion et de colonisation, de conquête et de dépeuplement, voir d'abandon pur et simple aux XV-XVIe siècles. Mais dans l'ensemble une tendance uniforme semble se dégager qui correspond au regroupement général de l'habitat autour des places-fortes (les *Kastra*) que la crainte du paludisme et des pirates écarte des zones accessibles du littoral, ce qui entraîne, dans une certaine mesure, la dissociation entre le terroir utile et l'habitat. Le processus se manifeste clairement à Skiathos où la population se transporte sur le promontoire exposé au nord, sur lequel est construit le Kastro venitien, délaissant progressivement la rade méridionale. Nous ignorons quand furent développées les cultures de la région de Kechrià, mais leur importance ne pouvait qu'être vitale pour la population vivant à l'intérieur et autour du Kastro, adossée aux pentes raides du principal massif de Skiathos. A Skopelos le Kastro occupe le fond de la rade occidentale. Ici la localisation de l'agglomération principale n'a pas changé depuis la très haute antiquité car le bourg extérieur, accroché au rocher, pouvait être défendu. Nous pensons qu'une autre unité régionale a dû subsister au Nord entre Glossa et Klima, tandis que les côtes de Elios à Staphylos auraient été abandonnées. A Alonnissos, le village fortifié daterait de 1538; l'arrangement circulaire des habitations dont les murs se joignent donne de l'extérieur l'aspect d'une enceinte continue.[6]

6. C'est au professeur N. Moutsopoulos que nous devons l'étude du plan du village de Liadromia-Alonnissos, ainsi que de sa description.

La datation tardive du bourg de Liadromia d'Alonnissos ainsi que sa nature d'habitat villageois groupé, distingue nettement cette île de ses voisines. En effet nous sommes persuadés que les Kastra qui formaient les centres de gravité du peuplement des Sporades septentrionales, dès le début des temps modernes, n'étaient pas des bourgs ni des villages fortifiés. Contrairement à l'opinion généralement admise, nous pensons qu'il convient de distinguer les Kastra des autres agglomérations fortifiées que nous pouvons trouver dans les îles grecques. A notre avis le Kastro, tout comme le Ribat des villes arabes, n'est qu'un chateau fort abritant le gouverneur, les membres de son administration, la garnison, l'église principale (ou la mosquée) et les magasins. Quant au village proprement dit (le Borgo, ou Medina ou Varoshi) il se trouvait à l'extérieur, entre le chateau et la mer, au bord de laquelle étaient souvent situés les entrepôts et la douane. Au moment des invasions la population avait le choix entre s'entasser à l'intérieur du Kastro et se disperser dans les collines centrales. Aussi n'est-ce qu'après 1830, au moment où les Kastra perdirent leur fonction militaire, que certains d'entre eux furent habités de manière permanente. Mais le plus souvent après l'indépendance de la Grèce la population se déplace vers d'autres sites (comme se fut le cas à Skiathos ou même à Siphnos), le chateau tombe alors petit à petit en ruine, tandis que le bourg extérieur se développe.

Plus que les habitats centrés sur les Kastra, ce sont les implantations monastiques qui font l'originalité de la structure d'occupation de l'espace des Sporades septentrionales et qui ont marqué leur écosystème. Leur nombre est considérable: 8 à Skiathos, 11 à Skopelos, 6 à 7 dans les îlots. Souvent fortifiés, ils composent une armature qui a pris possession de l'intérieur montagneux des deux îles du XVIII au XIXe siècle. Ils ont largement contribué au peuplement de l'intérieur et très probablement de la mise en valeur des versants. La présence de monastères sur les îlots les plus éloignés et les plus minuscules fait croire à l'existence d'une stratégie de colonisation analogue à celle que E. Kolodny a bien mise en évidence.[7] Nous pouvons considérer les monastères comme des noyaux autour desquels se concentraient des colons, venant de huttes éparpillées dans les îles. Ailleurs, des habitats satellites se constituèrent, suivant des modalités qui ne sont pas sans rappeler les agglomérations qui entouraient les Kastra. Les formes sont cependant très rustiques et nous ne connaissons aucun cas où de véritables villages se soient créés. Il est cependant certain que c'est à partir des monastères que la population établit son contrôle sur l'espace interne de Skiathos et de Skopelos et exploite d'une manière intensive les ressources agricoles des écosystèmes insulaires. Nous manquons cependant d'information pour pouvoir évaluer avec exactitude l'impact de cette colonisation monastique sur l'exploitation de l'espace. Si certains monastères se situent dans des zones qui ont toujours été mises en valeur et s'entourent d'ébauches d'implantations permanentes dédoublant l'habitat des centres côtiers en saison estivale, d'autres n'ont pas réussi à fixer les hommes autour d'eux. Notons enfin l'absence, à une exception près, de monastères dans le territoire de Glossa.

Après la guerre d'indépendance (1821-1833), la réorganisation de l'habitat et de l'utilisation de l'espace s'amorce. A Skiathos les habitants retournent progressivement à l'emplacement du bourg actuel. A Skopelos, la capitale s'embellit, c'est d'ailleurs une petite ville aux dimensions respectables pour la Grèce du milieu du XIXe. Simultanément le centre de peuplement du nord de Skopelos se développe, des points de regroupement s'affirment à Machalas et à Klima, ce qui entraîne, au cours de ce siècle, une scission municipale. Après le tremblement de terre de 1965 les habitants de Glossa se transportèrent sur le littoral. Un phénomène analogue se produisit à Alonnissos avec la réoccupation, après 1890, de la côte à Patitiri et à Votsi; depuis le dernier séisme le processus a été rendu officiel par le transfert de l'administration communale à Patitiri.

Afin de comprendre le processus en cours de réorganisation de l'espace habité, il faut se rappeler que la population résidente des Sporades thessaliennes était en 1971 à peu près égale à celle de 1848 (9 855 hab. et 9 788 hab. respectivement). Si nous voulons résumer les mutations principales nous dirons qu'en 123 ans, la commune de Skopelos a perdu 53% de ses habitants, Alonnissos a quintuplé le nombre des siens ce qui a considérablement densifié le semis de l'habitat et a intensifié l'usage des sols d'habitation. En même temps Skiathos a vu ses résidents augmenter de 40%, Glossa et Klima de 60%. La contraction de l'habitat montagnard et monastique est nette, elle s'accompagne d'une rapide dégradation des chemins. A Alonnissos et à Glossa-Klima les sites perchés se dédoublent sur la côte. Partout se développe un alignement linéaire de constructions, le long du littoral et de l'axe de communication automobile. En effet se sont les plages et les routes carrossables qui constituent maintenant les principaux pôles d'attraction des activités humaines. Autour d'eux, stimulée par le tourisme, la spéculation foncière bat son plein. Le sol des Sporades septentrionales porte toujours les traces de la longue histoire de leur peuplement mais elles tendent à s'estomper dans la profonde mutation provoquée par le tourisme et par l'automobile. Ce qui domine de plus en plus c'est l'entassement estival que connait Skiathos et dans une moindre mesure Loutraki et le bourg de Skopelos.

Pourtant la nouvelle structure de l'habitat côtier souffre encore du sous-développement antérieur et de l'organisation insuffisante des infrastructures locales. Une bourgade mal équipée, comme c'est le cas de

7. E. Kolodny, *La population des îles de la Grèce*, Aix-en-Provence, EDISUD, 1974, t.1, chap. XVII, pp. 179-190.

Skiathos, voit sa population tripler pendant deux mois. Aussi, se dispute-t-on âprement les restaurants, cafés et autres centres de loisirs qui sont, presque tous, concentrés sur la moitié de la façade portuaire. L'autre moitié du «corso» de Skiathos fait, depuis plusieurs années, l'objet de travaux d'aménagement qui s'éternisent. Les routes qui mènent du port à la voie carrossable du littoral méridional constituent un autre goulot d'étranglement pour la circulation, créant des embouteillages prodigieux et démesurés pour la charge d'automobiles. En outre, les touristes qui empruntent les quelques moyens de transport vers les plages de Koukounaries, d'Aghia Eleni et de Krassas, sont obligés, une fois la journée terminée, de retourner au bourg. Dès lors rien d'étonnant que les points du littoral jouxtant le port et n'offrant aucun des conforts des plages sablonneuses, fassent l'objet d'une utilisation intensive, tandis que les plages les plus éloignées sont loin d'être saturées.

La bipolarité de l'habitat de Skopelos fournit un bon sujet de réflexion d'écologie sociale, mais nous ne pouvons en indiquer ici que les grandes lignes. Les points de peuplement (Skopelos au S-E et Glossa-Klima au N-O) disposent tous les deux d'un accès maritime direct. Celui-ci est relativement bon dans le cas de la rade de Skopelos, il est par contre trop exposé à Loutraki qui ne peut prétendre à la dignité d'importante escale maritime. Les zones de culture entourent les habitats et se prolongent l'une vers le *kambos* (la plaine) et l'autre sur les versants du massif septentrional de l'île; Glossa ne dispose en fait d'aucune terre plate. Aussi dans la mesure ou nous constatons que la mise en exploitation des ressources rurales se fait, au sud, par une combinaison d'oliviers et de pruniers et au nord par l'amandier auquel s'ajoutent quelques jardins complantés de poiriers et de cerisiers, nous sommes fondés à nous demander si ce n'est pas là le résultat des stratégies différentielles des deux communautés qui co-habitent dans l'île. Une histoire semée de conflits et une hostilité réciproque séparent les habitants de la commune de Skopelos de ceux des villages perchés sur le versant occidental des collines du nord. Face à la décadence économique et au dépeuplement de la commune de Skopelos le dynamisme démographique de Glossa-Klima n'a pu qu'accentuer les conflits. Nous savons d'ailleurs qu'au siècle dernier, la commune rustique de Glossa s'était fait adjoindre, pendant quelques décennies, celle d'Alonnissos.

Comme ces deux communautés coexistaient dans le même écosystème nous pouvons supposer que la spécialisation régionale des cultures et des activités reflète une stratégie d'adaptation différentielle de chaque société à l'environnement. La plus rurale des deux (Glossa-Klima) s'étant donné la capacité d'exploiter les ressources agricoles de sols relativement marginaux de la partie septentrionale de l'île, à l'aide de cultures et de techniques appropriées. L'hypothèse que nous venons de formuler résulte de la constatation selon laquelle dans l'espace égéen et balkanique, la distribution spatiale des communautés humaines a été longtemps déterminée par la localisation de niches écologiques que ces communautés, avec leurs organisations économiques, sociales et politiques propres, étaient capables d'exploiter.[8] D'une manière générale ce ne sont pas les niches qui déterminent les différences socio-culturelles locales, mais se sont, au contraire, des communautés particulières qui se fixent dans des environnements qui leur offrent des possibilités de survie et de refuge. Le fait que les monocultures de nos îles soient des activités d'appoint, adaptées à l'absentéisme navigant ou à celui des émigrés en ville, nous confirme dans l'idée que nous sommes en face de stratégies d'utilisation des ressources de l'écosystème qui ont leur origine dans l'organisation sociale et dans la préoccupation des habitants de disposer d'un maximum de mobilité. Le grand avantage qu'offrent les vergers et les vignobles, dans la mesure où leurs produits peuvent s'écouler sur le marché, est d'établir des rythmes souples de travail rural et de limiter les périodes de présence obligatoire dans les champs.

Les réflexions précédentes doivent nous rappeler que l'ensemble que constituent l'habitat, les routes et les chemins n'est pas la seule mise en structure de l'écosystème pour les besoins humains. L'agriculture, secondée par l'élevage, avec ses règles d'utilisation des sols et ses spécialisations régionales constitue l'autre moyen dont dispose l'insulaire pour contrôler son écosystème. Si aujourd'hui la mécanisation et l'irrigation sont appelées à remodeler les paysages des *kamboi,* des versants à moindre déclivité ainsi que des parcelles de rubans côtiers qui pourraient échapper à la spéculation touristique, c'est l'arbre fruitier qui restera pendant longtemps le principal moyen d'exploitation de l'*ager* insulaire par l'homme. Il est facile de dire que dans une civilisation de l'olivier et de la vigne, nos îles ne pouvaient échapper à la régle. Et pourtant, notre étude nous a montré que la véritable *règle culturelle* réside dans la recherche de productions à haute valeur commerciale. Celles-ci peuvent être les amandes et les fruits secs (p.ex. les pistaches), les pruneaux et autres fruits du même type, ou même les cultures maraîchères ou les plantes tinctoriales (comme le *rizari = rubia tinctorum).*

A en croire nos sources, c'est à partir du XVIIIe siècle que la vigne a connu son plein développement à Skopelos et à Skiathos. Vers 1790-1800 Skiathos, encore très sous-peuplée, dispose toujours d'un important vignoble, tandis que Skopelos réputée pour ses vins, est également plantée de vergers d'agrumes, parfois irrigués, de pommiers et surtout de poiriers. Il s'agit

8. Nous devons cette interprétation des spécialisations régionales à F. Barth, «Ecological Relationships of Ethnic Groups in Swat, North Pakistan», in A.P. Vayda, *Environment and Cultural Behavior,* Garden City, N.Y., The Natural History Press, 1969, pp. 374-375. Plusieurs conclusions de Barth peuvent à notre avis s'appliquer au contexte des Balkans.

manifestemment d'une structure de cultures très différente de celle qui existe actuellement. Or en un siècle (1795-1895), la monoculture de la vigne a été remplacée à Skiathos par celle de l'olivier, tandis qu'à Skopelos, l'olivier, le prunier et l'amandier ont pris la place de l'ancienne combinaison vigne, agrumes, poiriers. Cette profonde mutation qui a nécessité d'importants travaux de défrichement, d'ouvrages permettant l'aménagement des pentes et de plantations, se serait produite à la suite d'une modification de la demande du marché extérieur. Finalement le phylloxéra, autre agent externe, a mis fin aux efforts de reconstitution d'un vignoble tombé en décadence à la suite de la perte des marchés de la Turquie et de la Russie. Aujourd'hui c'est le manque de main-d'oeuvre qui met en danger l'arboriculture des Sporades septentrionales, main d'oeuvre qui a vait, après 1840-50, permis la création de la belle oliveraie de Skiathos.

6. *Ile mineure, île fragile*

Choisis parmi de nombreuses observations les quelques exemples que nous venons de décrire correspondent à des processus qui illustrent la fragilité et la sensibilité des écosystèmes insulaires mineurs. Cette fragilité exige finalement une prise de conscience du rôle fondamental de l'homme dans la préservation et le rétablissement, à l'aide d'actions correctives, de la plasticité du système naturel. D'une manière générale il ressort des enquêtes conduites dans les différentes îles du monde méditerranéen que ces microcosmes, dont l'étendue dépasse rarement 200 km^2 et se situe plus souvent autour de 50 à 70 km^2, ont connu et connaissent des modes d'exploitation de leur ressources qui ne correspondent pas à première vue aux critères de la rationalité économique moderne. La rationalité économique telle que nous la définissons s'applique à des étendues beaucoup plus vastes structurées par des réseaux de communication nationaux et internationaux. Cette constatation rend encore plus impérative l'étude des interactions qui s'établissent entre les processus qui ont leur siège dans les composantes abiotiques et biotiques de chaque écosystème et les modes d'utilisation des ressources insulaires. En effet on ne peut se limiter à la description des procédés astucieux, qui grâce à un travail intensif et à des modes de vie particuliers, ont pu dans le passé—proche ou lointain—permettre aux hommes de tirer un profit maximum de leur île. Nous devons établir les véritables limites de l'île et la nature exacte des importations (inputs) biotiques, abiotiques et technologiques qui seront nécessaires pour maintenir sur place une société moderne. Nous devons, par exemple, déterminer quelles règles de «gestion écologique» et quels comportements «socio-culturels» seront nécessaires pour développer telle ou telle autre spécialisation locale. Les planifications établies uniquement à partir de données régionales s'adaptent mal à la réalité micronésique. La «mise en réserve» des petites îles égéennes destinées à l'artisanat d'art, au tourisme estival et à la petite agriculture spécialisée, risque de priver leurs écosystèmes du soutien humain dont ils ont besoin.

Les populations de jadis disposaient de temps pour adapter les changements à la nature de leur île et pour apprendre au prix d'un certain nombre d'échecs ce qui était rationnel et ce qui ne l'était pas. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale l'échelle des changements s'est agrandie en Grèce de manière exponentielle tandis que les techniques modernes ont rendu possibles des interventions massives et concentrées dans le temps. Au moment ou la sagesse et les savoirs des anciens deviennent caducs nous ne disposons que de marges réduites d'expérimentation et nous risquons, avec les meilleurs intentions, d'obtenir autant de déséquilibres écologiques que de transformations positives.

Il faut également se garder d'idéaliser les «équilibres anciens». Le monde égéen témoigne de presque autant de désastres que de succès écologiques. D'autre part, s'il est vrai que les invasions et les faits d'armes sont responsables d'inombrables ruines et s'il est possible de mettre sur le compte du destin les catastrophes naturelles (tremblements de terre, éruptions volcaniques, sécheresses, épidémies, phylloxéra, etc.), nous savons aussi que parfois de bonnes gestions de l'environnement insulaire étaient accompagnées de conditions de vie déplorables et de carcans socio-culturels inacceptables pour le citoyen d'un pays moderne et démocratique. Par contre des types de gestion de l'environnement et de ses ressources que nous sommes amenés à qualifier de peu judicieuses ont correspondu à des périodes de prospérité, de liberté et de floraison culturelle. Dans les deux cas nous pouvons considérer que la fragilité microinsulaire a été prise en compte. Justifiant des comportements conservateurs et répétitifs elle a parfois joué le rôle de facteur de freinage de l'évolution sociale. Ailleurs la communauté humaine semble prendre ses risques et utilise la fragilité pour renforcer les avantages qu'elle cherche à obtenir d'une conjoncture favorable, quitte à accepter plus tard l'émigration ou même la transplantation en d'autres lieux.

La capacité de charge de chaque écosystème insulaire doit être étudiée, non pas comme une donnée absolue —voir naturelle—qui resterait inchangée dans le temps, mais comme une variable correspondant à un mode de vie historiquement déterminé et à un type particulier de gestion de l'espace et de ses ressources. Actuellement ce que nous voulons connaître c'est la capacité qu'il faudra créer dans nos îles afin qu'elles puissent soutenir une société moderne, ayant un niveau de vie analogue à celui de la moyenne européenne et des activités touristiques et tertiaires relativement intenses. En d'autres termes il ne s'agit de *préserver* que *pour mieux moderniser*, de soutenir les équilibres dans le système de sup-

port pour accélérer la transformation des rapports et des mentalités sociales.

Il n'en reste pas moins que nous devons examiner attentivement les limites de l'écologie insulaire. Nous avons besoin de savoir où se situent les seuils de rupture et d'avoir constamment en vue que nous sommes en présence d'environnements fragiles car de dimensions réduites. Il existe ainsi des degrés au delà desquels il ne serait pas possible de transporter, de loger, de nourrir et d'approvisionner en eau les vacanciers, tout en leur procurant des espaces suffisants, des environnements ayant des taux de pollution acceptables et une qualité compétitive de services. De même il n'est pas possible de laisser le dépeuplement et l'abandon des îles égéennes dépasser certaines limites sans que l'ensemble de leur écosystème ne commence à se dégrader et qu'elles ne perdent progressivement leur valeur d'espace habitable. L'archipel des Sporades septentrionales possède plusieurs îles secondaires laissées à l'état sauvage. Certaines ont une superficie qui n'est pas négligeable (Kyra Panaghia, Peristera) ainsi que des ressources végétales et hydrologiques plus que convenables. Dans leur état actuel elles ne pourront être viabilisées et rendues à l'usage humain qu'au prix de lourds investissements qu'en tout état de cause il est préférable d'affecter—et pendant longtemps—au développement d'Alonnissos et de Skopelos.

Finalement il faut bien comprendre que c'est à la technologie et aux pouvoirs économiques que nous devons nous adresser pour résoudre les problèmes qui se créent dans la nature par suite des actions et des inactions des hommes. Encore faut-il se souvenir que pour dégager les financements nécessaires aux interventions correctives ou préventives, il faut susciter une demande sociale. Cette demande doit être suffisemment puissante et efficace pour influencer les décideurs, elle doit en outre être accompagnée de justifications chiffrées et économiquement rationnelles. Dans ce domaine rien ne distingue les problèmes des petites îles de ceux des sociétés modernes, si ce n'est la fragilité de leurs écosystème, l'importance des obstacles écologiques que l'unité micronésique présente aux modes modernes d'exploitation à grande échelle. Il existe en outre une disproportion entre le nombre réduit des habitants et la masse de connaissances et de moyens de financement dont on a besoin pour agir efficacement dans une petite île.

Le système des actions

1. *L'écologie de la population humaine*

Les variables du système des actions se rapportent toutes directement à la population humaine et aux rapports qui s'établissent entre les hommes. Nous identifierons en premier lieu celles qui intéressent la base biologique de la société (la démographie) ainsi que celles qui décrivent les caractéristiques biologiques et psychiques des êtres humains. Dans ces domaines il convient de distinguer le niveau individuel ou familial de celui de la communauté insulaire toute entière.

Comme toute société, celles de Skiathos et de Skopelos sont organisées, nous dirons structurées, suivant des règles qui sont du ressort de la sociologie, de l'anthropologie sociale, de l'économie ou même des politologues. Dans tous ces cas nous aurons besoin d'une description de ces différentes structures, de leur dynamique et de leurs interpénétrations. Les processus de changement conduisent généralement à des réorganisations de ces structures socio-économiques qui ne manquent pas de produire des effets sur la démographie et sur la répartition de la population dans l'espace. Cependant pour comprendre comment opère le système des actions il ne suffit pas d'établir les différentes caractéristiques et organisations que nous venons d'énumérer. Au delà des conditions de vie personnelles et collectives nous devons surtout chercher à saisir un certain nombre de processus.

2. *Les interactions hommes-hommes*

La société insulaire est avant tout, dans notre optique, le siège de processus reliant les hommes à d'autres hommes, vivant aussi bien à l'intérieur de l'unité micronésique qu'à l'extérieur de celle-ci. Toutes les communautés humaines agissent à travers les rapports sociaux et s'adaptent à leur niche écologique ainsi qu'aux différentes impulsions extérieures. C'est pour cette raison que nous les considérons comme des systèmes d'actions qu'informe la culture. Actions qui se déroulent dans un espace précis et dans un temps historiquement défini. La prise en compte de cette relativité ainsi que du rôle actif du noyau des comportements culturels nous conduit à rejeter les interprétations de l'évolution historique et économique des sociétés qui se fondent sur des théories unidimentionnelles, voire linéaires. Dans le cas des Sporades septentrionales il nous a semblé possible de classer les interactions entre les hommes suivant les groupes suivants:

a. Les processus démographiques et notamment les mouvements migratoires qui sont à l'origine de la création de communautés d'émigrés et de l'installation dans les îles de personnes venant de l'extérieur. Dans la Grèce insulaire les rapports entre les résidants et les émigrés constituent une donnée fondamentale pour la compréhension des mentalités et des comportements insulaires.
b. Les processus de mise en place d'une structure de rapports économiques et socio-culturels qui correspondent aux sociétés modernes de consommation. Ces processus de changement et d'adaptation transforment profondément les structures sociales, voire psychiques, des habitants et sont les vecteurs

d'une acculturation qui agit directement sur le système de régulation (valeurs, croyances, règles de conduite, connaissances).

c. Le processus de développement touristique, particulièrement significatif à Skiathos; il s'appuie sur une migration saisonnière d'ampleur internationale et conduit à l'envahissement momentané de l'écosystème insulaire par un groupement occasionnel d'hommes qui dominent la société insulaire par leur nombre, leur pouvoir économique et par leurs comportements culturels.

d. L'ensemble des autres processus économiques de la communauté micronésique qui sont à leur tour saisis par la dynamique motrice du tourisme et s'y adaptent. Par une action de retour ces processus amènent la réorganisation de tous les autres niveaux de la vie sociale, transforment les conditions de vie et complétent les modifications écologiques qu'entraîne le développement touristique. Dans ce domaine la connaissance des modalités antérieures d'adaptation de nos sociétés insulaires à l'environnement économique mondial est particulièrement instructive et nous permet de formuler certaines conclusions générales.

La nécessité de faire un choix dans la présentation des résultats d'une enquête qui a l'ambition de cerner la globalité de l'écologie humaine des Sporades septentrionales nous conduit à laisser de côté les questions relevant des processus démographiques,[9] celles qui concernent la fragilité de la structure sociale et des processus de changement et d'acculturation résultant de la mise en contact des résidants et des estivants. L'impact du tourisme est d'ailleurs actuellement un sujet de préoccupation majeur pour les chercheurs en sciences sociales, le domaine est par conséquent relativement bien couvert. Bornons nous donc à examiner successivement les *processus d'adaptation* des sociétés insulaires aux réalités économiques ainsi que les *règles économiques* qui régissent ces processus.

3. *Les processus d'adaptation économiques*

On peut diffficilement concevoir le développement économique et social d'une société micro-insulaire dans un cadre autarcique. La *variété limitée* des ressources dont dispose chacune des îles ne permet pas une production de biens suffisamment variée pour soutenir les besoins d'une communauté aspirant à un mode de vie complexe. Il s'agit ici d'un obstacle qualitatif au développement s'ajoutant à ceux qui résultent des limites quantitatives de territoires exigus qui ne peuvent subvenir à l'alimentation d'une population nombreuse. Or, plusieurs parmi les petites îles de la Méditerranée ont réussi à se libérer de ces deux contraintes écologiques. Leurs habitants se sont multipliés et l'habitat a dépassé les dimensions de petites agglomérations rurales pour devenir de gros bourgs. Généralement se sont les îles-emporia, centres de commerce et d'entrepôt, qui se sont élevées au dessus de la médiocrité. Dans quelques cas, des îles mineures abritants des place-fortes, des arsenaux ou des sanctuaires ont connu, elles aussi, des heures de gloire. Parmi les îles spécialisées la première place revient à Syros, dont la ville (Hermoupolis) s'est nettement distinguée dans la Grèce moderne; elle reste toujours dans le peloton urbain malgré un déclin qui se poursuit depuis plusieurs décennies. Kalymnos, centre traditionnel de la pêche aux éponges, ainsi que les îles de la banlieue du Grand Athènes: Salamine, Egine ou même Poros peuvent également être considérées comme faisant partie du monde urbain de l'Hellade. Aux XVIIIe et XIXe siècles ce furent les petites îles maritimes de Hydra, Spetses, Psara, Kassos, *Skopelos,* Symi, Kastellorizo ainsi que celles de Marmará qui dominèrent la mer Egée grâce à un commerce aux dimensions méditerranéennes: Outre les cas précités il convient d'ajouter les îles sanctuaires de Patmos et de Délos qui, au cours de périodes historiques différentes, connurent des heures de gloire et de prospérité.

Ces exemples, ainsi que plusieurs autres nous permettent de penser que les sociétés micronésiques grecques disposant de formes d'organisation socio-économique dynamiques et sachant s'adapter aux impératifs de leur temps ont réussi à mettre en valeur la localisation spatiale et les quelques ressources de leurs îles. Celles-ci se transformèrent en petits pôles de développement intégrés dans des ensembles plus vastes englobant des portions de terres continentales avoisinantes et des circuits de commerce maritime. C'est bien entendu sur le commerce et le transport que les habitants des unités marginales pouvaient fonder leur prospérité et soutenir la concurrence des grandes îles et des centres urbains du bassin méditerranéen. Nous avons constaté que ce commerce ne se limitait pas à la seule activité de l'intermédiaire qui cherche à gagner sur la différence entre le prix de vente et le prix d'achat et accumule du capital à partir de la plus-value de l'échange. En fait, l'économie des petites îles s'étendait à des activités créatrices de valeur supplémentaire, d'une plus-value de production, qui s'ajoutait aux gains du commerce. La première de ces activités directement productrices était le transport maritime avec ses deux composantes: la construction des navires et l'art de la navigation. Mais nos insulaires avaient pu aller au delà: en exploitant les quelques ressources de leur monde ils mettaient sur le marché des produits primaires de forte valeur. C'est le cas du vin, de l'huile, des fruits secs, du sel, des éponges et parfois même de la laine, du miel, du safran, voir des poissons conservés, et du bois. Partout, nous voyons se mettre en place des mono-ou des oligoproductions exigeant du travail intensif—mais saisonnier—et une quantité de techniques adaptées aux environnements

9. Pour les questions démographiques et pour une vision pénètrante du monde insulaire grec on consultera l'ouvrage d'Emile Kolodny, *op. cit.*, 3 vol.

locaux. Les insulaires tiraient ainsi profit, aussi bien des ressources de l'île, que de la main-d'oeuvre relativement abondante et peu coûteuse vivant sur place. Lorsque les conditions de sécurité le permettaient ils n'hésitaient pas, d'ailleurs, à traverser la mer pour aller cultiver les terres continentales proches. Les forts peuplements de certaines petites îles de la Grèce prouvent clairement que les économies locales étaient non seulement en mesure de retenir leur population active mais qu'elles fixaient aussi des immigrants et des réfugiés.

Ces réussites ne doivent être attribuées au seul fait des insulaires, elles ont également dépendu du degré d'intégration des îles mineures à un marché aux dimensions méditerranéennes. Aussi dans chaque cas d'espèce faut-il examiner en détail comment les conditions propices aux différentes spécialisations ont pu naître dans le contexte économique de l'époque et en fonction de la politique appliquée par l'entité étatique qui disposait de l'île. C'est dans cette perspective que se place le processus d'adaptation d'une communauté micronésique qui doit agir aussi bien à l'intérieur de son propre milieu que sur le monde extérieur porteur de contraintes politiques et technologiques mais ausi de débouchés et de sources d'enrichissement. Il est connu, par exemple, que le développement de la marine marchande grecque a été, en partie, favorisé par le désir des autorités ottomanes de disposer d'un personnel navigant qualifié. Les forbans de toute nationalité (parmi lesquels les habitants des Sporades septentrionales semblent avoir occupé une bonne place) infestaient la Mer Egée, ils constituaient une menace trop précise pour que la Porte n'encourageât pas l'autonomie des îles et des associations commerciales gréco-turques. Mais ce sont finalement les guerres napoléoniennes et le Blocus continental qui ont fait la fortune des égéens. Ceux ci disposaient, à l'époque, de la protection du pavillon russe ce qui facilita leur émancipation économique et leur permit de se doter d'un armement défensif. Quant aux cultures spécialisées, sources de surplus commercialisables, elles datent probablement de l'époque vénitienne. Venise, qui occupa du XIe au XVIIe siècle une part importante de la Grèce insulaire avait appliqué une politique visant à spécialiser ses possessions dans des productions ayant une forte valeur marchande. C'est là, probablement, l'origine moderne de l'arboriculture et de la viticulture insulaire que nous trouvons dans ses formes les plus accomplies dans les îles Ioniennes.

La domination anglaise de la Méditerranée a repris certain pratiques anciennes. Cette fois Londres est à l'origine d'une importante demande en vins, raisins et fruits secs. Nous constatons aussi que d'importants travaux de terrassement s'accomplissent dans plusieurs îles vers le milieu du XIXe siècle. La vigne s'étend et occupe des terres de plus en plus marginales. Mais dans le contexte du siècle dernier la puissance qui contrôle le marché mondial n'a que faire de la marine des insulaires dont la seule protection est celle du faible royaume —semi colonisé—de Grèce. De plus l'Angleterre dispose de ses propres colonies dans le Bassin et de plusieurs états clients, les vins des Sporades septentrionales l'intéressent peu; aussi nos îles dépendent-elles de plus en plus du seul marché russe qui se fermera vers la fin du siècle dernier.

Finalement, si, comme nous avons pu l'apprendre, les armateurs de Skopelos et de Skiathos n'ont pas su s'adapter à la technologie de la marine à vapeur et ont été ruinés à partir de 1879, on doit aussi se souvenir que le contexte mondial leur était défavorable. De toute manière il faut reconnaître que le mode d'intégration des îles de la Mer Egée dans l'économie régionale, à travers les dominations directes ou indirectes des Vénitiens, des Ottomans, des Russes et des Anglais, n'a jamais permis le développement d'activités de transformation manufacturière. La loi des débouchés, l'absence d'un approvisionnement sûr en matières premières et les différentes formes de violence subies ont conjugué leurs effets pour empêcher la création de manufactures dans la périphérie micronésique de la Grèce. Seule la construction navale, elle même apparue tardivement —utilisant les matières locales—a pu s'élever au dessus du niveau de l'artisanat individuel. Avec la machine à vapeur la périphérie égéenne s'est vue condamnée à abandonner cette activité frappée d'obsolescence technologique.

De toute manière il faut bien souligner que, sans les possibilités d'enrichissement offertes par les guerres napoléoniennes, les navigateurs-marchands de l'Egée n'auraient probablement pas pu sortir de la médiocrité. Il n'est pas à exclure que Skopelos, la plus active de nos îles, n'ait profité que d'une manière secondaire de cette occasion. Ce qui expliquerait que, bien qu'épargnée par la guerre d'indépendance, elle n'ait finalement jamais pu s'élever aux premiers rangs du succès économique et que ses élites, moyennement aisées, n'aient joué qu'un tout petit rôle dans la vie politique de la Grèce moderne.

La destinée des communautés insulaires mineures nous semble être, dans une large mesure, fonction de la capacité d'adaptation de l'organisation sociale et des entrepreneurs locaux aux impératifs de chaque époque. A cet égard la déchéance de la marine à voile, qui vers 1875-1879 occupait 35% de la population active des Sporades septentrionales, est un bon exemple d'un blocage mental et de refus d'acceptation de la nouveauté; ces attitudes ont conduit nos îles, ainsi que le port de Galaxidi, au déclin. Une telle situation n'est peut être pas étrangère à l'emprise locale du mouvement orthodoxe traditionnaliste et rigoriste des «kolivades». Les trop nombreuses installations monastiques de nos îles ne pouvaient d'ailleurs pas ne pas peser sur la vie quotidienne et sur les rapports sociaux. Les écrits de Papadiamantis montrent bien que Skiathos ne disposait pas, à la fin du siècle dernier et au début du XXe du ressort nécessaire à la réussite

économique dans un monde moderne. C'est précisement au commencement de notre siècle que va se produire le premier grand exode vers les pays d'outre atlantique, les habitants des Sporades septentrionales ne tardent pas à y être entraînés. Quant à l'élite locale restée en Grèce, elle manque de vocation cosmopolite et doit se cantonner dans les petits postes administratifs et les lettres. Progressivement, au fil des années, nos communautés insulaires déclinent, touchées dans leur encadrement et dans leurs éléments les plus dynamiques par l'émigration, elles ne font plus le poids dans l'ensemble grec, leurs groupes de pression pèsent peu sur les équipes au pouvoir à Athènes. Fait significatif, l'apport des réfugiés de l'Anatolie et de la Thrace, qui après 1922 a revitalisé la société néo-hellénique, ne profite que peu aux Sporades septentrionales. Aussi le calme aux apparences «idylliques» que trouvèrent les premiers touristes des années 1960 à Skiathos et à Skopelos n'était que l'assoupissement d'une petite communauté marginale sortant de la misère provoquée par dix ans de guerre. A cette époque une nouvelle vague migratoire était en train de priver les îles des meilleurs parmi les jeunes. Cette fois, cependant, l'impulsion extérieure que constitue le tourisme porte ses effets. Même si le rôle de la société skiathite dans le développement de cette activité reste à être précisé, il est certain qu'elle n'a pas voulu ou n'a pas pu lui opposer de résistance. Bon gré, mal gré, l'effet d'entraînement des entrepreneurs venant du dehors se fait sentir dans toute l'île. En dix ans (1965-1975), comme nous l'avons constaté, la plupart des ménages insulaires se sont orientés vers des activités répondant aux demandes des estivants, la vie s'est modernisée et dans l'ensemble le niveau de vie a pu dépasser la moyenne de $2 200 (nos estimations pour 1977).

Skiathos est encore loin d'offrir l'infrastructure et les services d'un ressort méditerranéen de bonne classe, mais déjà l'économie insulaire s'est engagée de manière irreversible dans la nouvelle spécialisation. La démographie se revitalise—fait exceptionnel dans les îles de la Grèce des années 1970—et l'île attire actuellement de la main-d'oeuvre du continent. L'exemple de l'enrichissement indéniable de la première Sporade séduit ses voisines, qui sont prêtes à accueillir à leur tour des flots d'estivants et à adapter leurs économies pour les servir.

Il faudrait une étude beaucoup plus approfondie que celles qui ont pu être conduites dans les îles touristiques grecques pour savoir dans quelle mesure des prédispositions sociales ont avantagé Skiathos, Mykonos ou Hydra et peuvent expliquer le retard du développement des îles proches, telle Skopelos. Une enquête portant sur les attitudes, les perceptions et les stéréotypes des populations, ainsi qu'une recherche des motivations des premiers entrepreneurs serait capable de nous éclairer. Cette fois c'est à la psychologie sociale que nous devrons nous adresser pour mieux comprendre le processus d'adaptation des insulaires à un mode de développement qui ne manque pas de soulever des critiques et des réticences.

Les préjugés anti-touristiques sont réels, nous pensons qu'ils s'alimentent de la tendance à mettre sur le passif de la spécialisation touristique l'ensemble des coûts sociaux de la modernisation et du passage des modes de vie traditionnels à ceux de la société de consommation. Ces coûts sont loin d'être négligeables. L'impact de la modernité sur les Sporades septentrionales a été finalement trop rapide. En plus, nos îles, tout en étant marginalisées, n'ont pas échappé à la profonde crise sociopolitique de la Grèce moderne. Elles souffrent également du centralisme bureaucratique de l'Etat grec, de la prodigieuse médiocrité de son administration, de l'autoritarisme des pouvoirs sociaux et de la gérontocratie. Il faut bien reconnaître qu'ici, comme dans le reste du pays, les attitudes critiques vis-à-vis du tourisme des jeunes générations, séduites par les idées progressistes de notre époque et par la recherche d'une nouvelle qualité de vie, diffèrent profondement de celles des classes âgées traditionnalistes, jalouses de leurs pouvoirs, qui visent, elles, la modernité et le changement.

De toute manière ce qui se dégage de l'observation de nos sociétés insulaires c'est un processus inéluctable vers l'adoption de modes de vie analogues à ceux des communes correspondantes de l'Europe occidentale ou même de l'Amérique du Nord. Cela suppose que l'observateur de tendances sociales doit porter son attention sur les tendances réelles qui accompagnent l'élévation du niveau économique plutôt que sur les appréciations subjectives des uns et des autres.

Nous pensons que partout où l'exode rural et l'exode des jeunes se poursuivent il existe un décalage perçu entre le quotidien insulaire et les aspirations des gens. Dès lors la spécialisation touristique devient un moyen parmi d'autres pour le développement du bien être local. Les comparaisons et les alternatives doivent donc se situer, non pas par rapport au passé, mais par rapport à d'autres choix possibles. Or les choix qui s'offrent actuellement aux petites îles sont bien réduits; à notre connaissance aucun parmi les gouvernements des pays méditerranéens—question de défense mise à part—ne dispose de moyens financiers et d'une planification lui permettant des interventions massives au niveau des communes micronésiques. La spécialisation maritime et l'émigration ont, peut être, enrichi certaines petites îles, mais les communautés restées sur place sont en plein déclin: elles attendent les remises mensuelles des expatriés, les visites estivales des parents, le retour des retraités, en vivant au ralenti. Pour revitaliser tous ces mondes il faudrait des investissements que même des pays beaucoup plus riches que la Grèce seraient incapables d'assurer.

L'étude de l'évolution des Sporades septentrionales nous a permis de comprendre que le bien-être et la

modernisation d'une entité insulaire mineure dépend avant tout des possibilités offertes à ses habitants de mettre à la disposition du marché extérieur un ou plusieurs biens et services spécifiques. De la vente de ceux-ci proviennent les moyens financiers nécessaires à un mode de vie comparable à celui que les insulaires pourraient obtenir en émigrant. C'est là à notre avis une constatation qui vaut pour le présent comme pour le passé: de tout temps l'écosystème micronésique n'a pu suffire à nourrir une population nombreuse et lui fournir une gamme suffisamment variée de biens. Certes au moment des crises, des guerres, l'île refuge fonctionne en autarcie, mais c'est là une situation exceptionnelle et passagère qui s'accompagne d'une régression sociale.

Le niveau de vie qui pourrait satisfaire les aspirations des insulaires n'est pas nécessairement égal à celui que l'on obtient en vivant en ville. Théoriquement l'écart entre les deux niveaux devrait être égal ou inférieur au coût subjectif de l'expatriation. Pour l'évaluer il faut disposer d'éléments précis d'information sur les évaluations subjectives des insulaires. Cependant l'existence de fortes communautés d'émigrés dans les villes de Grèce et des Etats Unis, la mobilité des marins, l'effet d'entraînement des mass-media (TV, films, presse) abaissent considérablement les coûts de l'émigration et créent une véritable dynamique migratoire. Le désenclavement des Sporades septentrionales, qui sont maintenant à une heure de vol d'Athènes, l'élévation du niveau de l'éducation et surtout la présence saisonnière de milliers d'estivants renforcent à leur tour la mobilité et diminuent d'autant le coût humain du déracinement. Aussi si nous acceptons le principe suivant lequel la société insulaire doit pour atteindre un mode de vie désiré et compatible avec notre époque, vendre sur le marché grec et international une certaine quantité de biens et de services, il nous faut examiner les règles économiques qui déterminent ce processus.

4. *La théorie des proportions des facteurs et son application à une économie micronésique*

La théorie des *proportions des facteurs de production*[10] affirme qu'une région a un avantage comparatif à produire des biens dont la *fonction de production*[11] utilise d'une manière intensive les facteurs qui sont localement relativement abondants. Elle prévoit qu'au fur et à mesure que l'économie se développe ses exportations se composeront de biens et de services qui exigent pour leur création moins de travail brut et plus de capitaux et de connaissances. L'application de cette théorie aux unités insulaires mineures doit avant tout tenir compte des limites écologiques et humaines de celles-ci et de la variété restreinte de ce qu'elles peuvent produire. Dans une île la spécialisation s'impose. Certes les communautés qui dépendent de mono-activités sont fragiles, ce qui conduit, à juste titre, les économistes sensibles à l'équilibre social, économique et écologique à préconiser les polycultures et la diversification des activités. Malheureusement ce qui est vrai pour un pays ou pour une grande région est difficilement concevable dans une île aux dimensions de Skiathos et de Skopelos. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que plus nous descendons dans l'échelle de grandeur, plus s'impose la spécialisation dans la division sociale du travail. Ainsi nous constatons que dans un écosystème fragile habite une société qui au fur et à mesure de sa réussite économique se spécialise et devient pour cette raison sensible aux fluctuations du marché extérieur. C'est pourquoi ce qui est important dans une économie micronésique c'est la manière dont peuvent être intégrées les différentes activités et dont peuvent être utilisées de manière optimale les ressources disponibles afin que la communauté résidente puisse pleinement profiter du jeu de la théorie des proportions des facteurs. Examinons maintenant les trois principales «exportations» dont nos îles disposent, ou disposèrent dans le passé.

A. *L'émigration* correspond à un premier type d'exportation: l'île place sur le marché extérieur sa main-d'oeuvre, plus ou moins spécialisée, et reçoit en retour une partie des salaires sous forme de remises. Les maçons de Skopelos peuvent être ainsi assimilés à une combinaison de travail et de capital connaissance «vendus» sur le marché de l'emploi grec. Il en va de même pour les marins. Comme nos îles ne disposent d'aucune institution d'enseignement technique, les travailleurs qui émigrent n'ont au départ aucune formation ce qui traduit bien le *faible niveau de développement auquel correspond la simple exportation de force de travail.* L'intégration des activités de la main-d'oeuvre expatriée dans la société d'origine est bien entendu très limitée. Mais dans la mesure où l'émigré garde ses liens avec son île et y maintient de la famille, comme s'est encore le cas dans les Sporades septentrionales, l'apport des salaires peu conduire progressivement à une amélioration du niveau de vie local. Les visites pendant les vacances et les retours des retraités constituent également des apports substantiels pour de nombreuses sociétés insulaires. Notons cependant que la poursuite des rapports entre les communautés expatriées et celles qui restent dans les îles, l'attachement à la patrie qui se traduit aussi par le maintien

10. La théorie des proportions des facteurs de production est connue sous le nom de théorie de Heckscher-Ohlin.

11. Fonction de production = la combinaison de capital, de travail, de matières premières et de connaisances qui entrent dans la production d'un bien ou d'une service. Plusieurs combinaisons de facteurs peuvent aboutir à des produits pratiquement identiques. Pour savoir comment sont utilisés les facteurs productifs il faut pouvoir calculer les proportions de travail, de capital argent, de savoir humain et de capital physique (machines, équipements, matières, énergie) qui sont mis en oeuvre dans les activités économiques.

des propriétés et par la modernisation des maisons familiales, sont plus du ressort de la sociologie et de l'anthropologie sociale que de l'économie.

B. A l'autre extrémité de l'échelle des avantages économiques se place *la spécialisation maritime des XVIIe et XIXe siècles.* L'utilisation des facteurs par les habitants de Skopelos et de Skiathos semble avoir été particulièrement heureuse. Les matières premières locales (bois, résine, etc.) sont transformées par la main-d'oeuvre des îles en moyen de transports tandis que les insulaires maîtrisent les techniques de construction navale, de navigation et de gestion commerciale. Les Sporades septentrionales ne se limitaient pas à fournir des marins, elles avaient des charpentiers, des ouvriers capables de poser les gréements et les voiles, et surtout des armateurs - entrepreneurs par excellence. Autour des chantiers et des refuges portuaires, des artisans apportaient leur art en effectuant les travaux que nécessitait la mise à l'eau d'une embarquation. Tous ces métiers pouvaient également être employés à la construction des habitations et du mobilier usuel. Le chargement des navires était lui aussi à l'origine de métiers spécialisés. Il conduisait à l'utilisation intensive des ressources agricoles et de l'élevage. Enfin les importations alimentaires nécessaires à la fourniture des voiliers permettaient également d'améliorer et de varier la nourriture des habitants.

Nous pensons que l'intégration des activités de transport maritime dans l'économie de nos îles avait facilité le développement de la viticulture et l'arboriculture. Nous savons que les marins ne manquaient pas d'ajouter périodiquement leur force de travail à celle des résidents pour la culture des vergers. Grâce à une certaine maîtrise du marché extérieur par les armateurs du pays, il était possible d'écouler à bon prix le vin, l'huile et les fruits secs. Aussi nos insulaires cherchèrent-ils à accroître leur production autant que les limites de leur monde le leur permettaient. Si l'on excepte la vigne détruite par le phylloxéra, les plantations des Sporades continuent de fournir des fruits commercialisables, mais depuis que les insulaires ne contrôlent plus les circuits de vente ce ne sont que les faibles bénéfices des exploitants agricoles qui restent sur place. En termes techniques ceci traduit une dégradation du contenu en facteurs des exportations. En résumé nous pouvons dire que tant que nos sociétés micronésiques maîtrisaient le transport maritime, elles avaient la possibilité de mettre sur le marché extérieur un ensemble de biens et de services a fort contenu de capital-connaissances (construction maritime, techniques de navigation, organisation et gestion commerciale, savoirs agricoles spécialisés) et de capital physique (ressources agricoles et forestières, capitaux monétaires). Durant cette phase de leur histoire les Sporades septentrionales utilisaient au maximun leur main-d'oeuvre et faisaient même appel à des gens de l'extérieur.

C. C'est dans le même contexte analytique que nous devons placer la *demande touristique* qui depuis le début des années 1960 a restructuré l'économie de Skiathos et étend maintenant ses effets à Skopelos et à Alonnissos. Tout compte fait le service touristique est lui aussi un produit complexe que l'on place sur le marché extérieur.

La mobilité de la clientèle que l'on doit transporter sur place en allant la chercher sur le marché national et international et l'immobilité des facteurs naturels —les plages ensoleillées—qui ne peuvent sortir de l'île, ne changent pas la nature profonde de l'opération qui est une vente à des agents extérieurs, une ouverture de l'économie insulaire sur le monde. Le tourisme dépend du transport ce qui le rapproche de l'ancienne spécialisation maritime. Dans les deux cas le degré de maîtrise des circuits de commercialisation et des moyens de communication détermine la part des bénéfices que peut capter la société exportatrice. Mais cette fois une petite unité insulaire n'a aucune chance de dominer les grandes agences internationales de voyage ou les compagnies de transport qui font venir les touristes des fins fonds de l'Europe et de l'Amérique.

Au niveau d'un pays cette constatation fonde l'une des critiques que l'on doit adresser aux politiques du développement par le tourisme, cependant ce qui vaut pour une économie nationale en voie de développement s'applique mal à une mineure qui de toute manière ne capte qu'une fraction infime du flux touristique. Tout au plus une unité micronésique pourrait jouer sur un type et sur une qualité particulière du séjour qu'elle fourni pour tourner à son profit la loi de l'offre et de la demande et obtenir un prix raisonnable des Tours - opérateurs.

La création du «service touristique» nécessite une grande quantité de capitaux et de savoirs spécialisés: théoriquement il pourrait constituer une exportation offrant à des îles comme Skiathos et Skopelos un bon avantage comparatif et apporter le bien être. Malheureusement, et c'est la deuxième critique que l'on adresse au tourisme, il implique une telle masse d'investissements qu'il serait plus opportun de les utiliser dans des secteurs plus productifs où les rapports investissements / bénéfices, et chiffre d'affaire / bénéfices, soient plus avantageux. Mais encore une fois nous devons tenir compte de l'écart qualitatif qui sépare le niveau macro-économique du niveau micronésique, et ce, d'autant plus que, comme nous l'avons déjà signalé en parlant de la fragilité de l'insularité mineure, le coût de la gestion écologique et l'importance des sacrifices financiers qu'il faut consentir pour créer une capacité de charge correspon-

dant à une société moderne sont énormes. En examinant la nature et le montant des dépenses qui ont permis la valorisation touristique de Skiathos nous constatons qu'elles recouvrent un équipement massif. A côté des investissements hôteliers et d'hébergement, il a fallu construire des infrastructures de transport (port, aéroport, routes) et de base (électricité, adduction d'eau, télécommunications), utiliser des terrains dont les prix ne cessent de monter, mettre à la disposition des estivants des parties du littoral. Ainsi la création d'une base pour l'accueil des touristes,fournie aux estivants, mais aussi aux habitants permanents, un environnement bâti correspondant, plus ou moins, aux normes de la vie moderne. Dans ce sens les investissements touristiques, s'ils ne se limitent pas à deux ou trois grands hôtels, s'intègrent dans la vie quotidienne des insulaires, remodèlent l'environnement bâti et l'utilisation de l'espace de l'île. Si nous devons nous poser des questions celles-ci doivent concerner l'échelle de grandeur de l'infrastructure, son adéquation à l'environnement et les limites de son extension maximale. Pour cela une planification prospective de l'exploitation de l'espace et de son équipement nous semble nécessaire. On devra également résoudre de très nombreux problèmes techniques afin de répartir d'une manière optimale les estivants sur l'ensemble du littoral utile et sur une plus grande période de temps sans provoquer de destructions écologiques et en limitant le gaspillage du suréquipement saisonnier. Or dans ce domaine nous sommes loin d'une situation satisfaisante; actuellement les visiteurs de Skiathos s'entassent sur le tiers environ de la côte et s'agglutinent autour du bourg qui reste passablement sous équipé. Nous avons évalué qu'à la fin de 1977 les skiathites disposaient d'une épargne globale qui représente près de 80% de l'ensemble des investissements affectés à l'équipement de leur île. Pourtant, même si cette épargne pouvait être rationnellement orientée, elle serait loin de permettre l'assainissement de l'infrastructure existante et son extension pour accueillir dans de bonnes conditions le nombre croissant des visiteurs. Il nous semble dès lors impossible d'envisager une planification de l'espace de nos îles et nous pensons que pour la prochaine décennie, au moins, les investissements n'atteindront que le quart des besoins théoriques. Dans la mesure où nous disposerons un jour de données chiffrées et d'informations précises sur les perturbations ou dégradations écologiques, il sera possible de calculer les différents niveaux de l'impact de l'extension des activités touristiques. Des modèles économétriques et systémiques nous permettraient d'ailleurs de savoir à partir de quel moment une réorganisation de l'espace insulaire et de son infrastructure deviendrait financièrement possible, économiquement rentable et écologiquement rationnelle.

Pour le moment nous devons nous limiter à constater que dans toutes les Sporades septentrionales, à la suite de Skiathos, une impulsion externe: le tourisme est en train de s'approprier les sociétés et les économies locales. Le sous-développement et le sous-équipement initiaux ne permettent toujours pas aux insulaires de profiter pleinement des retombées de cette nouvelle spécialisation. Les activités et les services connexes ainsi que l'agriculture ou l'artisanat de nos îles ne sont pas encore suffisamment réorientés. Progressivement cependant, nos sociétés se voient entraînées dans le sillage des activités touristiques. Le processus reste encore anarchique et les communautés résistent sur plusieurs points aux transformations; d'autre part les insulaires ne semble pas être entièrement capables de gérer toutes les activités dont le contrôle leur revient normalement. Pour cette raison ils ne peuvent maximiser leurs bénéfices et leur participation à la création de la nouvelle structure économique, ce qui profite toujours à des étrangers aux îles. Qui plus est, mal informés et insuffisamment éduqués, ils risquent de ne pas pouvoir s'opposer à une exploitation sauvage de leur écosystème et de ne pas savoir demander que soient prises des mesures pour limiter les dangers de désastres écologiques. Enfin, personne ne semble se soucier de maintenir une certaine qualité des services vendus ainsi que la capacité concurrentielle du tourisme local.

En guise de conclusion

L'évolution socio-économique de Skiathos, et dans une moindre mesure celles des communes de Skopelos et d'Alonnissos s'inscrivent plus qu'honorablement dans le changement d'ensemble qui a permis à une Grèce saignée et ruinée par la guerre et par le conflit fratricide de se rapprocher, en trente ans, du niveau de vie moyen de l'Europe occidentale. Certes cela ne signifie pas que les grands problèmes auxquels sont confrontés de petites communautés insulaires comme celles des Sporades septentrionales soient sur le point d'être résolus. Parmi ces problèmes figurent le déséquilibre démographique, l'insularité toujours ressentie six mois sur douze, le sous-équipement, les inégalités de tout genre qu'accentue la marginalité régionale, la sous-administration et le centralisme tâtillon d'Athènes, les niveaux d'éducation et de formation professionnelle insuffisants, les idéologies inadaptées aux aspirations des temps modernes et des jeunes. Il est cependant évident, qu'ici comme ailleurs en Grèce, les communautés résidentes ont réagi positivement aux impulsions externes et ont mobilisé certains traits culturels, dont les qualités marchandes, pour s'adapter progressivement aux nouvelles conditions imposées par l'arrivée du tourisme.

Les Sporades septentrionales, à l'exemple de

Skiathos, connaissent actuellement une profonde mutation qui les conduit vers une spécialisation tertiaire à très forte dominante touristique. Celle-ci apporte déjà un enrichissement certain et laisse espérer que les tendances démographiques négatives pourraient être renversées au niveau de l'archipel, sinon au niveau de chaque commune insulaire prise séparément. Mais les progrès, aussi importants qu'ils puissent être, ne doivent nous faire perdre de vue l'entrelacs de fragilités sur lequel reposent nos sociétés micronésiques.

Fragilité de la nature insulaire, en premier lieu, qui ne pourra supporter indéfiniment des formes d'exploitation touristique démesurées et qu'il convient de ménager par des actions correctives permettant de mieux répartir les estivants sur le littoral utile, d'organiser la circulation des personnes et des choses, de distribuer l'eau entre les différents utilisateurs sans détruire l'agriculture, de résorber les pollutions et les déchêts, de préserver la sylve et d'aménager les espaces agricoles en les protégeant des agents pathogènes qui, tel le phylloxéra, peuvent anéantir les plantations.

Fragilité de la société ensuite. Société largement ouverte sur le monde extérieur et disposant de solides communautés émigrées en Grèce et dans le monde. Sa capacité d'adaptation, aussi remarquable qu'elle ait pu être, ne doit pas faire oublier les limites de sa base démographique, la sclérose de ses structures sociales, de ses «clans» et de ses classes d'âge.